

—Profondit Louis Olermont; et, du doigt, il indiquait un léger nuage de poussière, à une certaine distance.

Les trois hommes s'étaient levés.

—C'est un cavalier, fit Cuchillo; quelque gaucho à la recherche d'un taureau échappé.

Paul de Kandos était devenu fort pâle et montrait une vive terreur.

—En êtes-vous bien sûr? balbutia-t-il. Ne sont-ils pas plusieurs? Il me semble qu'ils viennent de Buenos-Ayres.

—Mais non, monsieur le marquis, mais non, rassurez-vous donc. D'abord, s'ils ne sont qu'un; ensuite c'est bien un gaucho, comme le dit Cuchillo. Quel est votre projet? Si nous étions sur une grande route d'Europe, au lieu d'être dans le désert, la vue du premier tricornes venu vous donnerait un tel "trao" que vous vous feriez arriérer incontinent.

—En voilà un qui canerait devant la «bute» (l'échafaud), ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Cuchillo.

À ce reproche, qu'il sentait mérité, Paul de Kandos rougit légèrement, et essaya d'effleurer un sang froid qui était bien loin de son cœur.

Louis Olermont avait mis sa main au-dessus de ses yeux, pour lui distinguer celui qui s'approchait rapidement du coual.

—Alors! dit-il, encore un vieux camarade. C'est Coco la "Tête de mort."

—Ah! bien, s'écria Cuchillo. Je le croyais à Buenos-Ayres. Que vient-il faire par ici?

Celui qui portait ce nom étrange s'était arrêté à distance voulue, et frappait trois coups dans ses mains.

—Drelin, din, din! drein, din, din! fit Louis Olermont d'une voix glapissante, traduisant, en des onomatopées, l'acte par lequel, dans l'Amérique du Sud, on annonce son arrivée. Attendez, je vais tirer le cordon!

Et, s'éloignant rapidement de ses deux compagnons, il alla au-devant du nouveau venu.

Ce dernier, il faut le reconnaître, ne payait pas de mine. Assez vieux, il devait avoir au moins cinquante-sept ans, il se signalait par une figure vulgaire et bestiale, un regard faux et dur, une bouche proéminente et des lèvres minces et serrées, à la fois, un front bas, des pommettes saillantes.

Le reste du visage disparaissait sous une barbe rude et grisonnante, comme ses cheveux coupés ras.

—Que diable! fais-tu par ici? demanda Louis Olermont en l'accotant.

—Je vais à Chivilcoy.

—Tu ne m'en as rien dit, à Buenos-Ayres, ce matin, quand je t'ai vu à la fonda. Est-ce que tu as fait quelque mauvais coup, vieux "cheval de retour" (récidiviste.)

—Ma foi, non! dit Coco. Je suis devenu raisonnable, Hélas! avec l'âge... on se calme. D'ailleurs, tu sais bien, à présent, que je sers la police.

—Ce n'est pas une raison, ricana Olermont. On peut être "roussin" et "pègre" ou "carpe" à la fois, surtout ici où généralement la police cumule les deux fonctions.

—Possible, mais ce n'est pas mon cas. Il y a eu un gros vol de bestiaux... Les voleurs... que je connais... doivent avoir filé du côté de Chivilcoy, pour gagner les confins,* et je vais m'en assurer... Il y a une belle prime, si je les fais pincer.

* Confins: territoire vague et abandonné qui sépare le territoire colonisé par les Européens du territoire occupé par les Indiens et que parcourent les rôdeurs et ceux qui ont maille à partir avec la justice.

—Ce n'est pas des «amis», je suppose? fit Olermont d'un air menaçant.

—Jamais! Pour qui me prends-tu? Tu sais bien, au contraire, que je t'ai tiré d'affaire deux ou trois fois... Non, non, ce sont des «filés du pays».

—Alors, que veux-tu?

—Je crève de soif et de fatigue. J'ai aperçu un coual; j'ai pensé naturellement qu'on me donnerait le maté, qu'on me laisserait reposer une heure ou deux.

Louis Olermont parut hésiter une seconde. Evidemment, cette demande, pour une raison quelconque, lui était désagréable, ou dérangeait un projet connu de lui seul.

—Eh bien? fit Coco la Tête de mort, d'un air surpris.

Mais au lieu de répondre directement à cette question, l'ex-maître d'armes reprit, en baissant la voix, bien que la distance fût assez grande pour que ses compagnons ne pussent entendre les paroles échangées:

—Tu sais que je suis avec Cuchillo...

—Sans doute! Ah! ah! J'oubliais! Oui, le pauvre garçon! Il ne doit pas être en "riolle"! (joyeux)

—Il ne sais rien!

—Bast! Tu ne lui as pas dit...

—Non... pas encore. Et je voudrais que tu tinssent ta langue.

—Buenos! (bien)

—Tu ne diras pas que tu viens de Buenos-Ayres... Tu feras l'ignorant. Tu me comprends?

—Parfaitement!

—Nous avons un autre compagnon...

—Oui, oui, je le vois bien, interrompit Coco, en inspectant les deux hommes qui s'étaient de nouveau étendus sur leur couverture, sans aucune regarder de son côté. Qu'est-ce que celui-là?

—Une ancienne connaissance à moi... Un pauvre diable, pagné à faire plaisir... et que nous hébergerons pour quelques jours... Séduisit Olermont, mettait à présent autant de soin à cacher la véritable personnalité du marquis qu'il mettait de soin à la faire connaître à Cuchillo.

—Il a été "au pré"? (au bagno.)

—Non. Il a filé à temps. Du reste, c'est un "grinche" (voleur) de quatre sous, et qui n'a pas d'estomac. Ne parle de rien devant lui non plus.

—C'est entendu!

—Alors, viens! ajouta Louis Olermont d'un air de bonhomme forcé.

Coco descendit de cheval, débarrassa la monture de la selle et de son mors, lui entrava les jambes, et suivit à pied Louis Olermont, pour se rapprocher de l'endroit où le marquis et Cuchillo les attendaient, silencieux et plongés dans leurs réflexions.

Cuchillo, depuis la veille au soir, c'est à-dire depuis l'arrivée du marquis de Kandos, et surtout depuis que son compagnon était revenu de Buenos-Ayres, ne comprenait rien aux façons de Louis Olermont.

Ses allures mystérieuses, ses réticences, l'éclat de ses regards et l'étrange oripation de sa tête, que le ricanement ironique ne quittait pour ainsi dire plus, montrant une double rangée de dents blanches et aiguës comme celles des animaux de race féroce; tout cela annonçait quelque arrière-pensée, quelque projet inconnu, ou quelque événement prochain, que Cuchillo se creusait la cervelle à vouloir prévoir ou deviner.

Il n'y parvenait point; mais il se sentait inquiet, concis